

LE SANCTUAIRE

LAURINE ROUX

LE SANCTUAIRE

Roman



VOIR DE PRÈS

*Ce livre est composé avec le caractère
typographique Luciole conçu spécifiquement
pour les personnes malvoyantes par le Centre
Technique Régional pour la Déficience visuelle
et le studio typographies.fr.*

© Les Éditions du Sonneur, 2020.
© 2021, Voir de Près pour la présente édition
Tous droits de traduction, d'adaptation
et de reproduction réservés pour tous pays.

ISBN 978-2-37828-297-4

VOIR DE PRÈS
www.voir-de-pres.fr

*Si le monde n'est qu'un récit,
qui d'autre que le témoin
peut lui donner vie ?*

CORMAC MCCARTHY,
*LE GRAND PASSAGE, TRILOGIE
DES CONFINS,*
TRADUCTION DE FRANÇOIS
HIRSCH & PATRICIA SCHAEFFER

**Au petit peuple
de Walden junior.**

Papa secoue le jerrican. Un fond d'essence cogne contre l'acier dans un bruit désolant. Papa jure. Il n'a aucune envie de s'y coller. Pourtant va falloir descendre dans les vallées, dégoter une ou deux carcasses de voiture à siphonner. Une histoire de quelques jours. Avant de partir, il distribue les postes. June : ministre de l'Énergie (gérer le tas de bûches), moi : ministre des Armées (chasse et entretien des couteaux). J'en conçois une grande fierté. Pour rien au monde je ne voudrais être destituée, alors je m'applique. Beaucoup. Maman : ministre de la

Culture et de l'Éducation. Et quand on se dispute : à la Justice.

Dans l'attente du retour de Papa, notre petit gouvernement administre le Sanctuaire.

Chaque matin je me lève à l'aube, quand les brumes de la vallée trempent le pied des montagnes. La veille, Maman a allongé le fond de soupe laissé sur le poêle ; j'en remplis une gourde, puis me barbouille le visage de cendres et décroche mon arc. Avant de sortir, je pose un baiser sur son front. Des notes d'amande et de reine-des-prés s'échappent de ses cheveux. Elle murmure *Mon amour, mon cabri...* Les mots planent, enrubannés de songes. June s'étire.

J'alimente le feu pour qu'elle n'ait pas à se lever tout de suite.

Autour de la maison le sol crépite, piégé par le givre. Il va falloir continuer à couvert ; les aiguilles des conifères étoufferont mes pas. Je pénètre l'épaisse forêt à l'aveuglette. Pour m'habituer à l'obscurité, je fais la souche, toute droite, très attentive. Un vacarme minuscule colonise la nuit. En me concentrant je suis capable d'entendre la succion d'une larve qui mâchonne le bois. Plus bas, le torrent hoquette sans couvrir tout à fait le sifflement d'un merle. Je me contracte, bloque ma respiration : effacé le souffle, annulée la distance. Je peux deviner

dans quel arbre l'oiseau est perché, sur quelle branche. Inutile de le tuer, je vais passer par le nord, simplement l'éviter.

J'ouvre très grand mes yeux, me faufile dans l'ombre, à droite, à gauche, entre les troncs, le plus vite possible, allez, allez. Bientôt, la barre rocheuse est gravie. En amont la forêt se clairsème, grignotée par les pierriers. Parfois un pin joue les fantassins, jaillit des éboulis. Je grimpe dans le plus proche, observe les alentours. L'aube lessive l'horizon. Cinquante mètres plus bas, une forme brunâtre. L'animal doit faire soixante centimètres au garrot, la croupe blanche. Pas encore de bois ; huit mois tout au plus. Pourtant un

beau chevrillard déjà. Par chance le vent vient du sud, l'approche n'en sera que plus facile.

Je me laisse couler le long du tronc, rampe jusqu'en lisière de forêt, serpent qui glisse, surtout ne pas alerter le reste de la harde ; ils sont peut-être à l'abri. Je ferme les yeux, attends. Hormis les mâchoires qui broient les touffes d'herbe, il n'y a aucun bruit.

Un solitaire. Gloria !

Je continue, me camoufle derrière une souche, plaque ma bouche contre le pin, extirpe lentement une flèche de mon carquois. Je les fabrique moi-même. Papa m'a appris à choisir le bois – églantier, cornouiller ou prunier sauvage –, à le couper, plutôt

en hiver pour éviter qu'il ne se fende au séchage, à l'écorcer, le redresser à la chaleur. Les fûts doivent être les plus solides et droits possible. J'aime ça. Raboter jusqu'à ce que la flèche passe dans le calibre percé dans un os. Huit millimètres de diamètre pour les longues, sept pour les courtes. J'aime graisser les fagots afin que le bois conserve sa blondeur. Et par-dessus tout j'aime fabriquer mes pointes. Il suffirait de prélever un éclat de pierre, mais ce serait passer à côté du meilleur ; fureter aux abords de la mine, désosser une scie, un vieux couteau et travailler la matière jusqu'à obtenir l'extrémité la plus affûtée. Au fil des rapines, Papa nous a équipés. Cisaille à tôle,

tenailles, étau ; de quoi faire du bon travail. Je passe un temps infini dans l'appentis à couper, marteler sous le regard fier de Papa. Gloria !

En saisissant l'arc, je vacille. À peine, mais cela suffit. Le chevrillard lève la tête. Je ferme les yeux, cesse de respirer. Papa m'a appris *Pierre, tu es une pierre*. Alors je répète *Pierre, je suis une pierre*. Une fois, deux fois, trois fois. À la dixième, je relève les paupières. L'animal broute de nouveau.

Plus de place pour l'erreur : relâcher les épaules, la tête dans l'axe de la cible ; détendre les doigts, fluides, tout en pointant le bras, muscles en extension. L'index, le

majeur et l'annulaire : sur la corde. Elle se tend, chatouille ma narine. Sa vibration gagne mes joues, la pulpe de mes lèvres, se propage dans ma bouche. Je salive, déploie mon dos en omoplates de chauve-souris. Mes yeux demeurent vissés à la proie. Je peux patienter de longues minutes comme ça, à jouir de cette maîtrise de moi. Quand l'animal se trouve dans l'axe idéal, je lâche la corde – décharge électrique. Mon esprit se projette en bloc avec la flèche, l'air chauffe, brûle, très vite c'est l'impact : peau qui résiste, fléchit, cède, chaleur humide du métal qui pénètre la chair. Surtout, maintenir la position : la bête n'est pas morte.